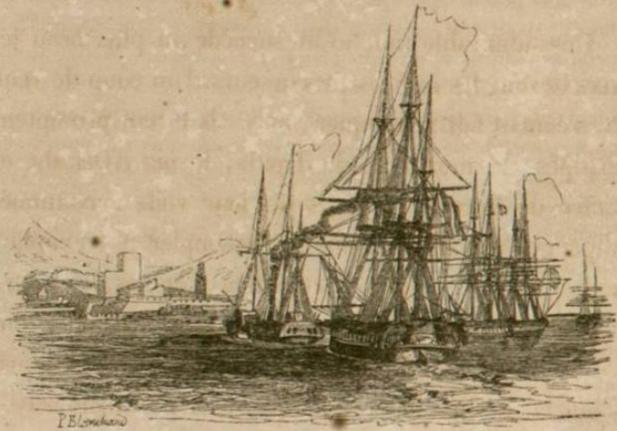


l'énergie qu'inspire le désespoir, et il voulait tout préparer pour que l'attaque du lendemain fût décisive malgré l'acharnement de la défense.

La *Néréide* reçut l'ordre d'appareiller, et son équipage infatigable, après quatorze heures de travail, après un combat de quatre heures, se mit joyeusement au cabestan; l'ancre était difficile à arracher du fond pierreux où elle était engagée, les matelots en vinrent à bout; le navire à vapeur le *Phaéton*, qui avait reçu l'ordre de remorquer la frégate amirale, vint prendre ses amarres; aux premiers tours des roues, un des deux grelins se rompit, l'autre, mal amarré, fila; le peu de brise qu'il y avait, poussait la *Néréide* sur les roches, la situation était critique, un seul parti restait à prendre : l'amiral donna l'ordre de mouiller.

La frégate demeura donc sur le champ de bataille en face de l'ennemi; cet incident n'a peut-être pas été sans influence sur la détermination que prirent le lendemain les défenseurs du fort.



CHAPITRE XIII.

Ile Verte.

Une admirable nuit avait succédé au plus beau jour; vers le soir, les indices précurseurs d'un coup de vent de N. s'étaient fait remarquer, mais ils furent promptement dissipés; la montagne de Tuztla, le pic d'Orizaba et le Cofre de Perote, dégagés de leur voile accoutumé de vapeurs, semblaient vouloir contempler le triomphe des armes françaises; le ciel scintillait d'étoiles; le repos qui régnait sur la mer n'était interrompu, à intervalles mesurés, que par les explosions des mortiers qui continuaient à lancer des bombes; de temps en temps, un globe de feu,

partant des bombardes, décrivait une parabole dans le ciel et retombait dans le fort, où il allait porter la désolation et la mort.

Vers huit heures, un signal de nuit, parti de la frégate amirale, fit cesser le feu à bord des bombardes; alors tout rentra dans le silence, et ce lieu, auparavant le théâtre de tant de désastres et de douleurs, offrit bientôt l'image du calme le plus parfait.

Il n'en était pas de même à bord des frégates, l'activité succédait à l'activité; les batteries étaient bruyantes et animées; les divers travaux rendus nécessaires après une telle journée, s'exécutaient avec rapidité; il y a tant à faire après un combat! Les charpentiers furent envoyés à l'extérieur, visiter les trous que les boulets ennemis pourraient avoir faits. La *Gloire* et la *Néréide* portaient de nombreuses et honorables cicatrices; mais toutes dans les œuvres mortes, leur grément était complètement intact; il n'en était pas ainsi de l'*Iphigénie*, cent cinquante boulets avaient labouré sa coque et sa mâture; le grand mâât avait reçu plusieurs boulets; quelques manœuvres, peu importantes à la vérité, avaient été coupées; mais ces avaries, bien que graves, n'étaient pas en proportion avec le résultat obtenu; personne n'aurait cru le payer avec aussi peu de perte.

Dans l'obscurité de la nuit, un canot accosta la *Néréide*; au cri de *qui vive!* de la sentinelle, on répondit *parlamentario*, et bientôt on vit monter sur le pont de la *Néréide* deux officiers supérieurs mexicains; ils venaient de Saint-Jean d'Ulúa, et demandaient à remettre à l'amiral une note du général Gaona.

Celui-ci sentant bien sa position, et mieux que personne à même de l'apprécier, ne voulait pas convenir tout d'abord de la nécessité où il se trouvait de se rendre; un moyen d'entrer en correspondance avec l'amiral français lui était facile à trouver, et ce fut sous le prétexte de retirer les blessés et les morts de dessous les décombres qu'il demanda une cessation d'hostilités.

Il était impossible que les véritables motifs de cette demande échappassent à la pénétration de l'amiral; il avait déjà pu voir par ses yeux, lorsqu'il faisait cesser le feu pour rectifier le pointage, les dégâts que les boulets français avaient faits dans le fort; l'explosion de la tour du Cavalier devait avoir fait de nombreuses victimes; l'amiral ne laissa pas échapper cette nouvelle occasion de montrer la modération et la juste fermeté de la France envers le Mexique; il accorda une suspension d'hostilités et offrit une honorable capitulation, en intimant cependant que si le lendemain, au point du jour, les conditions n'en étaient point acceptées, il foudroierait le fort.

Les parlementaires se retirèrent à neuf heures et demie avec le projet écrit de la capitulation; M. Page, premier aide-major de l'amiral, et M. Chauchard, capitaine du génie, les accompagnèrent pour aller expliquer au général Gaona les termes de cette capitulation; un séjour assez long en Espagne ou dans les colonies espagnoles avait permis à ces messieurs de faire une étude spéciale de cette langue.

Cependant de grands événements s'étaient passés à terre et dans le fort, événements qui pouvaient changer la face entière du Mexique, en faisant reparaitre sur la scène po-

litique un homme qui a acquis une grande célébrité en Amérique, et dont le nom n'est pas totalement inconnu dans nos pays d'Europe.

C'est du général Santa-Anna que je veux parler. Beaucoup d'esprit, quelques talents et beaucoup d'intrigue, tels sont, au dire de personnes admises dans sa familiarité, les moyens dont il a su tirer parti pour arriver une fois au pouvoir et jouir d'une popularité que ses divers changements de drapeau n'ont pas pu lui enlever, dans l'armée au moins; peu fidèle à ses opinions, à ses serments, on l'a vu prendre parti pour les fédéralistes, et plus tard, les centralistes l'ont compté dans leurs rangs. Tout moyen lui est bon pour parvenir, nullement scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent, le dépensant avec une grande facilité, il n'a pour but que deux choses, le pouvoir et la richesse.

Retiré momentanément des affaires, il épiait avec soin le moyen de se rendre indispensable; les événements les plus graves de la lutte entre la France et le Mexique devaient se passer à la Vera-Cruz et dans les environs: sous prétexte d'abandonner pour toujours la carrière politique et le commandement des armées, il s'était retiré dans une propriété qu'il possède à quelques lieues de la Vera-Cruz (Manga de Clavo); là, près du théâtre des événements, il pouvait à son gré choisir le moment le plus opportun pour s'immiscer dans les affaires, seul moyen pour lui de rentrer au pouvoir; objet de la méfiance du gouvernement, celui-ci cependant n'aurait osé s'opposer à aucune de ses démarches; fort de cette espèce de faiblesse, lorsque le bruit du canon, qu'il entendit de sa retraite, lui annonça

le commencement des hostilités à la Vera-Cruz, il s'empressa de se rendre dans cette ville, non pour contribuer à la défense de l'un des boulevardiers du Mexique, mais pour voir le parti qu'il en pourrait tirer.

Son premier soin, après une courte conférence avec le général Rincon, fut de se rendre au fort de Saint-Jean d'Ulúa; il arriva au moment où MM. Page et Chauchard, recus au débarcadère par le général Gaona, lui expliquaient les conditions de la capitulation offerte par l'amiral français. Santa-Anna adressa un rapport au général Rincon; nous le donnons textuellement: il dit la vérité, n'ayant aucun intérêt à l'outrager; nous aurons occasion plus tard de reconnaître qu'il n'a pas toujours agi avec la même franchise.

A S. E. le général Rincon, commandant général du département de la Vera-Cruz.

Excellence,

J'ai accompli les instructions que vous m'avez données à neuf heures et demie du soir, et remplissant mes obligations envers la patrie, prévenu par le bruit du canon, dans la solitude de ma retraite, que les forces françaises avaient commencé les hostilités, je me suis transporté à la forteresse de Saint-Jean d'Ulúa dans l'unique but de pouvoir donner à Votre Excellence de nouvelles informations sur l'état où elle se trouvait par suite de l'attaque. Le général Gaona conférait, au milieu des décombres, avec deux officiers français, sur l'heure à laquelle on devait discuter si les propositions du chef de l'escadre seraient admises ou

non; c'était la réponse à une communication portée de la part du général Gaona à l'amiral Baudin par le colonel Cela, et qui consistait à demander une suspension d'armes pour retirer les morts et les blessés de dessous les décombres; quand leur conférence fut terminée, je fis part au général de ma mission au fort, et avec lui et deux autres chefs je parcourus le château au milieu des ruines et des cadavres, point par point, batteries par batteries.

Je trouvai quelques merlons des batteries entièrement culbutés; les deux principaux magasins de poudre volés en éclats dans les batteries de San Miguel et du Cavalier, où périt la force principale et importante qui s'y trouvait, ainsi que son commandant, le colonel du génie don Ignacio Labastide; là toutes les pièces d'artillerie étaient démontées, quelques-unes étaient tombées à la mer, beaucoup d'autres obstruaient l'escalier, enfin, toute la forteresse présentait le tableau de destruction que j'ai déjà fait à V. E. et qu'elle peut facilement se figurer, si elle considère le feu soutenu de l'ennemi et le calibre de ses pièces.

Etant ainsi bien éclairé sur tout, je communiquai au général Gaona le désir que j'avais qu'il convoquât un conseil de guerre, ce qu'il fit à l'instant même dans son pavillon.

Je fis part alors aux différents chefs qui s'y trouvaient réunis, de l'objet de ma mission et de la nécessité qu'il y avait, pour la bien remplir, que je fusse exactement informé de l'état de la garnison, de son nombre disponible, de la quantité de munitions existante encore, enfin de tous les renseignements qui pouvaient me faire connaître exactement la véritable position du fort.

Le commandant de l'artillerie me déclara qu'il manquait

de munitions pour répondre au feu de l'ennemi, attendu qu'une partie se trouvait avariée, et qu'une bien plus grande avait été perdue par l'explosion des poudrières, que ce qui en restait était presque nul dans les batteries, où les meilleurs artilleurs avaient péri.

Tous les chefs furent unanimes à déclarer que le nombre d'hommes valides et disponibles, tant en artillerie qu'en infanterie, pouvait se monter à peine à six cents, et que tous n'étaient pas très-aguerris et ne pourraient résister à un assaut s'il était donné par l'ennemi, ni soutenir son feu, *même pendant une heure.*

Après avoir recueilli toutes ces opinions si peu consolantes, je dis tout ce qui était possible pour engager à continuer la défense, je fis sentir vivement que le monde entier avait les yeux fixés sur Ulúa, et qu'une fois la forteresse occupée, il serait très-difficile de la recouvrer, j'ajoutai à cela toutes les raisons qui me parurent propres à vaincre les obstacles que l'on me présentait, mais à toutes ces raisons on m'en opposa de nouvelles, puissantes, et qui ne pouvaient sortir que des nobles et honorables dispositions dans lesquelles se trouvaient les chefs et les officiers; j'en fais ici avec plaisir une mention honorable.

Je demandai alors s'il ne serait pas possible de prolonger la défense de la forteresse en lui envoyant des troupes fraîches d'infanterie et d'artillerie, ainsi que des munitions, on me dit qu'il serait peut-être possible de le faire avec ce secours, et que par là on remplirait ses devoirs en soutenant l'honneur national.

Je priai en conséquence que deux des chefs de la forteresse m'accompagnassent à la ville pour informer V. E.

plus en détail, et lui faire un exposé exact de tous ses besoins; ce furent les colonels *Cela* et *Mendoza* qui eurent cette mission et qui se présentèrent à V. E., porteurs de cette note, où j'ai retracé fidèlement et scrupuleusement la position dans laquelle j'ai trouvé la forteresse de Saint-Jean d'Ulúa.

Dieu et liberté.

Vera-Cruz, 27 novembre 1838.

ANTONIO LOPEZ DE SANTA-ANNA.

D'après le rapport ci-dessus, on peut se faire une idée de l'état où se trouvait la place de Saint-Jean d'Ulúa; non-seulement les désastres étaient grands, mais le découragement s'était mis parmi les troupes chargées de la défendre; aussi, la première proposition de capitulation fut-elle accueillie du général *Gaona* par un refus plus apparent que réel; ce général, convaincu du peu de concours qu'il trouverait parmi les troupes dont il avait le commandement, se trouvait dans l'alternative de se faire tuer ou d'accepter les conditions que le vainqueur voudrait lui imposer.

Pendant la mission de MM. *Page* et *Doret*, on n'était pas resté oisif à bord de la *Néréide*; cette frégate avait repris le poste qu'elle occupait auparavant, elle restait en branle-bas de combat, prête pour le lendemain à recommencer le feu sur le fort; à onze heures du soir, un signal de nuit appela à l'ordre les navires de l'escadre, c'était pour leur communiquer l'ordre du jour suivant sur les événements de la journée.

Ordre du jour.

• Néréide, 27 novembre 1838.

• Onze heures du soir.

« L'amiral s'empresse de donner à l'escadre connaissance des événements de la journée.

« L'amiral avait annoncé au gouvernement mexicain que si aujourd'hui à midi il ne recevait pas une réponse satisfaisante aux justes réclamations de la France, il commencerait immédiatement les hostilités; la satisfaction demandée n'ayant pas été obtenue, l'attaque du fort a été commencée dans l'après-midi par les frégates et les bombardes embossées.

« Monseigneur le prince de Joinville a voulu y prendre part, malgré la faiblesse de l'échantillon de la *Créole*; le feu a été terrible; à huit heures du soir un parlementaire, envoyé par le commandant de la forteresse, est venu demander une suspension d'armes pour pouvoir retirer les mexicains blessés de dessous les débris.

« L'amiral a exigé que la forteresse se rendît demain à la pointe du jour, et a dicté les termes d'une capitulation, si cette capitulation n'est point acceptée, l'escadre continuera demain son œuvre de destruction.

« Vive le Roi!

« CHARLES BAUDIN. »

A deux heures et demie, les parlementaires mexicains revinrent à bord (les différents conseils de guerre tenus dans la forteresse avaient eu pour résultat de reconnaître l'obligation où l'on se trouvait de se rendre), chercher le

projet écrit de capitulation, ainsi que celui de convention que l'amiral exigeait de la part du général Rincon pour la ville de la Vera-Cruz ; cette dernière convention était, non-seulement de première nécessité, c'était aussi un acte de prévoyance et d'humanité de la part de l'amiral français ; une nombreuse artillerie était encore en batterie dans la ville de la Vera-Cruz ; une partie, la plus considérable, battait le fort ; le résultat de la lutte, si elle eût été engagée, ne pouvait être douteux, la prise de Saint-Jean d'Ulúa le témoignait assez, mais c'était du sang inutilement répandu, et dans le conflit, les propriétés particulières auraient été exposées aux plus grands désastres : il importait donc que le général Rincon acceptât cet acte qui n'avait rien de déshonorant. Les parlementaires, accompagnés de MM. Doret et Page, repartirent à trois heures et demie¹.

Après le départ des parlementaires, l'ordre fut envoyé aux navires à vapeur le *Météore* et le *Paëton* d'aller, au jour, prendre à la remorque les deux frégates la *Gloire* et la *Médée*, pour les mener prendre poste dans la ligne d'embossage ; un ordre semblable fut expédié à la corvette la *Créole* ; la capitulation paraissait certaine, elle était convenue, mais elle n'était pas signée, et l'on devait craindre que ce ne fût un moyen de l'é luder, afin d'attendre des renforts ; à tout événement on se tint prêt.

Le soleil se leva radieux comme la veille ; à sept heures,

¹ Pendant leur séjour à bord, l'aspirant de la marine mexicaine qui commandait l'embarcation dans laquelle ils étaient venus, invité à prendre part au repas que prenaient à la hâte les officiers de la *Néréide*, fit le plus triste et le plus énergique tableau de la situation désastreuse du fort et de ses défenseurs.

la *Gloire*, remorquée par le *Paëton*, et la *Médée*, par le *Météore*, vinrent se mettre en ligne ; la *Gloire* à son poste de la veille, la *Médée* sur l'avant à elle ; la *Créole* avait appareillé de bonne heure pour venir également prendre son poste d'embossage, mais la brise, trop faible, secondait mal l'impatience de son commandant et de l'équipage, le *Météore* fut envoyé pour lui rendre le même service qu'aux frégates, et peu de moments après elle était rendue au poste qui lui était assigné.

A huit heures et demie du matin, MM. Doret et Page revinrent à bord : la capitulation était signée ; le général Gaona, malgré l'impossibilité où il se trouvait de résister, avait été long à se décider, il était douloureux pour lui de se rendre après un seul combat, mais le combat avait été décisif, et malgré tous ses regrets, il fut contraint de signer la capitulation suivante :

Convention conclue entre MM. Doret, lieutenant de vaisseau, chef d'état-major de l'escadre française, et Page, lieutenant de vaisseau de la même escadre, au nom de M. Charles Baudin, contre-amiral, commandant les forces navales françaises dans le golfe du Mexique,

D'une part,

Et MM. les colonels don Manuel Rodriguez de Cela, et don Jose Maria Mendoza, au nom de don Antonio Gaona, maréchal-de-camp, gouverneur du fort de Saint-Jean d'Ulúa,

D'autre part,

Pour la reddition du fort de Saint-Jean d'Ulúa.

Art. 1^{er}. La forteresse de Saint-Jean d'Ulúa sera occupée

aujourd'hui, à midi, par les troupes françaises, après le départ de la garnison.

Art. 2. La garnison sortira de la place avec armes et bagages et tous les honneurs de la guerre; l'amiral français leur fournira les moyens de transport, les officiers conserveront leurs épées; toutes les propriétés particulières seront régulièrement respectées.

Art. 3. Les officiers, sous-officiers et soldats prendront l'engagement d'honneur de ne pas servir contre la France avant huit mois, à compter de ce jour.

Art. 4. Tous les officiers, sous-officiers ou soldats qui voudront être débarqués sur un point quelconque du golfe du Mexique, autre que la Vera-Cruz, y seront transportés aux frais de la France.

Art. 5. L'amiral français s'engage à faire soigner les blessés de la garnison par les chirurgiens de son escadre, et à les faire traiter comme des blessés français.

Et pour que la présente convention soit respectée, accomplie et maintenue par les deux parties, après l'approbation de M. l'amiral français et de M. le général gouverneur, les commissaires, après lecture faite, l'ont signé en double expédition, l'une en français pour M. l'amiral, l'autre en espagnol pour M. le général gouverneur.

Dans la forteresse de Saint-Jean d'Ulúa, le 28 novembre 1838.

DORET, PAGE.

M. R. DE CELA, J. M. MENDOZA.

Approuvé la présente convention.

CHARLES BAUDIN.

ANTONIO GAONA.